

Zeitschrift: Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses

Herausgeber: Alliance nationale de sociétés féminines suisses

Band: 17 (1929)

Heft: 305

Artikel: Silhouette de femmes : la doctoresse des poissons

Autor: Vuilliomenet, Jeanne

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-259687>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 02.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Il a décrit le terrible isolement du soldat enfermé dans son masque, incapable de parler ou de boire, ou de fumer, tandis qu'il est exposé au plus terrible danger. Il faudrait une discipline de fer pour que de telles conditions pussent être supportées. Imaginez alors une famille — mère et enfants — obligée dans une attaque de gaz, de revêtir tout l'équipement protecteur.

Le Dr. Steck, chef du Centre fédéral suisse pour la protection contre les gaz toxiques, au moyen de projections lumineuses montra l'équipement compliqué pour la protection contre les gaz établi par le gouvernement fédéral suisse. Le Dr. Steck s'est borné simplement à des explications techniques des appareils de protection, sans en tirer de déduction, et il a paru parfaitement évident, par le modèle d'équipement présenté comme étant celui d'une troupe exercée, qu'un tel équipement ne pourrait être affecté à une grande population civile.

Le Dr. Steck, chef du Centre fédéral suisse pour la protection différent. En considérant la position de la guerre chimique selon la loi internationale, il a donné une analyse détaillée des décisions légales, sur ce sujet depuis la déclaration de Saint-Petersbourg de 1868, qui a dit qu'aucune arme augmentant sans nécessité les souffrances des combattants, n'était permise. En 1899, à La Haye, il fut défendu d'employer des armes empoisonnées ni des projectiles lancés d'un ballon. La prohibition était en vigueur en 1914, mais fut naturellement enfreinte. A Versailles, on défendit aux Allemands la fabrication ou l'emploi des gaz toxiques, mais il n'y eut aucune prohibition de ces gaz; et en fait, beaucoup de nations se préparent, en ce moment, pour la guerre des gaz. La Commission du désarmement de la Société des Nations a déclaré que l'emploi des gaz était inhumain, mais elle ne défend pas les expériences de gaz toxiques dans les laboratoires. La loi internationale n'a fait ainsi aucune prohibition claire et indiscutable de la guerre par les gaz toxiques. L'orateur recommande de faire un pacte renonçant à la guerre des gaz.

MARY SHEEPHANKS.

Silhouette de femmes

La doctoresse des poissons

Miss Ida Mellen est, à en croire notre confrère *The Woman Citizen*, la seule femme au monde exerçant la profession officielle de médecin d'aquarium.

nos quatre bœufs, un petit troupeau composé d'oies, de chèvres et d'un cochon, ma mère perchée au sommet de nos bagages. A notre arrivée dans la brousse, nous trouvâmes la petite maison en écorce d'eucalyptus bâtie par les deux charpentiers que mon père avait envoyés en avance. Il n'y avait pas de fenêtres, mais ma mère suspendit aux ouvertures de beaux rideaux que l'on fermait la nuit. Nous eûmes naturellement à fabriquer nous-mêmes le mobilier, les sièges creusés dans des troncs d'arbres et adaptés à la taille de chacun.»

«Il serait faux de dire que j'aie jamais été «élevé» ou éduquée. J'ai fait ma propre éducation dans la brousse. J'avais la charge de mon petit troupeau de chèvres, de cochons et d'oies, que je menais en champ chaque matin, assez loin de notre demeure pour qu'ils ne pussent pas envahir notre petit jardin potager, clôturé seulement par des branches entrelacées. Nous avions deux beaux ponies qui nous avaient été expédiés par mer. La jument, Mettle, avait du sang arabe; la pouliche fut appelée Eclair, parce qu'elle était née pendant un orage. Mettle me sauva deux fois la vie, une fois quand j'étais poursuivie par un taureau, et une autre fois quand je faillis être encerclée par un incendie de forêt. Il m'arriva aussi d'être attaquée par un troupeau de bœufs sauvages, auxquels j'échappai en grim pant sur un chêne. A cette occasion, notre bouledogue favori se conduisit en héros, s'accrochant à la queue d'un énorme taureau, dont les furieux efforts pour se débarrasser de lui mirent en fuite le reste du troupeau. Mon plus grand plaisir était la chasse à l'opossum, car notre seule nourriture consistait en kangourous et en

Elle occupe un immense laboratoire bien éclairé et bien aéré, situé au dernier étage du bâtiment où se trouve l'Aquarium de la ville de New-York. Laboratoire encombré de bols, de coupes, de bocaux et de bassins contenant des poissons, des tortues et d'autres animaux aquatiques ou amphibies. Tous sont des malades, et ce lieu est leur hôpital. Voilà douze ans déjà que la jeune doctoresse soigne les habitants de l'aquarium municipal, et son intérêt pour ses humides patients lui suggère des méthodes de guérison toujours plus efficaces.

Les hôtes d'un aquarium sont assez généralement de santé délicate. Ils ont eu la chance de rencontrer ici un médecin plein de sympathie, qui a coutume de dire en riant: « Pour bien les soigner, il faut commencer par se mettre à leur place. » Cette boutade est plus sérieuse qu'elle n'en a l'air. Elle sous-entend la compassion



Cliché Schw. Frauenblatt

Marianne HAINISCH

une des chefs du féminisme autrichien qui vient de fêter son 90^e anniversaire.

(Voir page 62)

opossums. Tout dans ma vie d'Australie était intéressant. Nous étions en très bons termes avec les indigènes, qui parcouraient souvent une distance de vingt milles pour nous apporter du poisson. Le grand événement était l'arrivée du navire, qui abordait une fois par an. Nous nous rendions au port avec notre chariot pour chercher les diverses marchandises qu'il nous apportait, telles que du sucre, du thé et autres denrées. Si nous avions omis de commander quelque chose, il fallait s'en passer jusqu'à l'année suivante.»

«J'avais quinze ans lorsque nous retournâmes à Adélaïde, où il fallut quitter mes jupes courtes de la prairie pour porter les longues robes de la ville; je faisais le désespoir des couturières et ne cédaï que parce que ma mère le désirait.»

«J'avais appris la sténographie à quatorze ans. A vingt-huit ans je dirigeais un home pour les détenues libérées, tout en éditant pour Isaac Pitman le premier journal de photographie. C'est alors que tomba entre mes mains la première brochure de Dr. Elisabeth Blackwell sur les femmes médecins. Après l'avoir lue, je courus chez un cher docteur de mes amis et lui demandai s'il croyait que je pourrais jamais devenir un bon médecin. Il m'assura que j'avais, en effet, plusieurs des qualités requises pour cette profession; et, sans plus tarder, il se mit en devoir de m'initier à la physiologie et à l'anatomie. Deux ans après, je m'embarquai pour l'Angleterre, où je me mis de suite en rapport avec Miss Garrett (bien connue plus tard sous le nom de Dr. Garrett Anderson), qui faisait ses études à Edimbourg. Elle me dit que la seule porte ouverte aux femmes désireuses d'entrer dans la carrière médicale était

pour les bobos de ces êtres sans langage pour se plaindre, le désir de les soigner en les tourmentant le moins possible, et la préoccupation de les faire vivre — qu'ils soient malades ou bien portants — dans des conditions aussi favorables que possible.

Les remèdes employés par Miss Mellen sont des plus simples: acide borique, iode, kérosène, chromate mercureux, ammoniacque, térébenthine, huile de ricin, etc. Dans ces bassins sont des tortues malades. Celles-ci ont des tumeurs qu'il faut badigeonner d'iode, celles-là perdent la vue, et Miss Mellen leur fait patiemment compresses après compresses d'une solution d'acide borique. Dans ce baquet rempli de kérosène sont immergés quelques poissons rares qui valent plusieurs centaines de dollars. C'est par ce bain imaginé par la doctoresse qu'elle arrive à les débarrasser d'un parasite qui extermine leur espèce. Un savant américain illustre a donné à ce dangereux parasite des poissons d'eau salée, découvert par lui, le nom de Miss Mellen. « Je suis amplement récompensée de mes peines, dit la jeune femme toute souriante, en devenant la marraine de cet affreux ver. »

Si les profanes s'imaginent qu'il est facile d'ingurgiter une dose d'huile de ricin à un poisson, qu'ils assistent à l'opération, et ils seront détrompés. L'infortuné patient est tenu la tête en l'air, après qu'on a eu soin d'entourer ses ouïes d'un chiffon mouillé pour les préserver du contact de l'air et aussi pour empêcher le malade d'évacuer l'huile par ces ouvertures. Miss Mellen admet qu'il faut de la patience et de la persévérance pour introduire l'huile goutte à goutte dans le museau ouvert. Il arrive souvent que le poisson, plein d'astuce, conserve l'huile pendant plusieurs minutes sans l'avalier, dans l'espoir qu'on le remettra à l'eau et qu'il pourra y cracher son médicament. Mais sa doctoresse a encore plus d'astuce que lui, et elle attend qu'il se résigne à avaler. « C'est bien heureux pour moi que la psychologie des poissons soit extrêmement simple, remarque-t-elle. S'il fallait que je recoure à la psychanalyse pour guérir mes malades!... » L'huile de ricin opère plus vite et fait merveille.

Il est des patients à l'âme plus compliquée. Les pingouins, par exemple. Un pingouin originaire de l'archipel Galapagos sous l'équateur est en traitement dans le laboratoire pour une inflammation de la gorge. Ces espèces tropicales meurent toutes de bronchites, et le seul survivant de l'Aquarium est justement le pingouin en question, nommé par les gardiens Charlie Chaplin, qui est si mélancolique, parce qu'il a le cœur brisé de la mort de sa compagne. Il la cherchait dans tous les coins jusqu'à ce que Miss Mellen s'avisât de le calmer par un leurre. Elle appuya une grande glace contre le radiateur, et l'oiseau y crut voir la disparue. Il toucha le miroir du bec, ferma les yeux comme pour réfléchir, et se tint tranquille. Il retrouva ensuite sa compagne dans la porte vitrée de la bibliothèque. Depuis lors, il divise son attention entre les deux reflets en poussant de petits cris très doux et il devient de plus en plus calme. « C'est bien assez de devoir lui faire de continues inhala-

tions de benjoin, sans avoir encore à le guérir d'une maladie de cœur », conclut philosophiquement la doctoresse de Charlie Chaplin.

Il arrive des lettres de partout adressées à la jeune savante, et quelques-unes sont assez drôles. Une dame du grand monde s'enquiert où elle peut se procurer des poissons bleus pour les assortir avec son salon aux tentures d'azur. Un jeune homme a conçu l'étonnant projet de pêcher en grand les méduses et de les faire bouillir pour en extraire de la gélatine. « Gardez-vous en bien », répond Miss Mellen, les méduses se composent de quatre-vingt-dix-neuf parties d'eau sur cent. »

Il y a d'amusantes coïncidences. Deux lettres arrivent presque en même temps. L'une d'un citoyen américain demandant le moyen de débarrasser son domaine des grenouilles qui l'infestent. La loi lui interdit de les exterminer, et il ne peut faire un pas sans en écraser. L'autre lettre est d'un Japonais qui voudrait savoir où acheter des grenouilles pour en mettre dans son jardin. Une femme écrivain désire apprendre de Miss Mellen combien de temps un poisson peut garder un bijou qu'il a avalé. Elle a besoin de ce renseignement pour le livre qu'elle est en train d'écrire.

On peut se rendre compte que la vie de la jeune doctoresse est des plus variées. Ses recherches l'intéressent infiniment. Pas une minute elle ne regrette de s'être spécialisée dans l'ichtyologie et les maladies des animaux aquatiques. On constate en Amérique que beaucoup plus de femmes que d'hommes se vouent aux études biologiques. Mais Miss Mellen, du fait de sa spécialisation, occupe une place unique dans la science de son pays, et il paraissait indiqué d'en parler dans ce journal.

JEANNE VUILLIOMENET.

Le travail social de la femme en Suisse

C'est à deux brochures écrites en allemand et parues à l'occasion de la Saffa, que nous empruntons les renseignements qui suivent sur le travail social de la femme suisse¹.

Dès sa préface d'ailleurs, l'auteur de la première monographie, M^{lle} Marie-Louise Schumacher, secrétaire de l'Association suisse du Service social à Zurich, nous prévient que son étude n'épuisera pas le sujet. Car il est impossible d'isoler le travail social de la femme du travail social tout court. D'autre part, en parlant du travail social en Suisse il faudrait, pour être juste, indiquer les impulsions venues d'au-delà

¹ MARIE-LOUISE SCHUMACHER: *Die Frau in der sozialen Arbeit der Schweiz* (Orel Füssli Verlag Zürich und Leipzig).

A. WILD: *Soziale Arbeit der Schweizerfrau*. (Kommissionsverlag A. G. Gebr. Leemann & Co. Zürich 1928).

aux Etats-Unis; quant à l'Angleterre, il n'y fallait pas songer avant trois ou quatre ans au moins.»

« J'avais un grand désir de partir pour l'Amérique. Malheureusement, les versements mensuels dus sur une somme que j'avais déposée en Australie avant mon départ cessèrent dès le second mois. C'est alors que je fis la rencontre d'un célèbre médecin homéopathe, qui me présenta à l'un des chirurgiens en chef du Guy's Hospital, grâce auquel je pus entrer dans cet hôpital comme élève infirmière, les femmes n'y étant pas admises comme étudiantes. J'avais déjà acquis une certaine connaissance d'un grand nombre de maladies, lorsque j'écrivis une conférence, que je soumis à une agence de publicité où l'on me proposa de suite du travail. Je fus envoyée à Bristol, où je donnai ma première conférence, et en revins avec six guinées en poche, mon premier argent gagné. Je demurai ensuite dans la famille d'un célèbre spirite et de ses filles; lorsque je les quittai, il me remit en témoignage d'amitié une somme de vingt livres sterling. Enfin, j'allais pouvoir partir pour l'Amérique! »

« Dès mon arrivée à New-York, je m'adressai au seul Collège alors ouvert aux femmes, que dirigeait le Dr Clémence Lozier. Après bien des délais, j'obtins mon admission et j'y passai trois ans. En 1865, j'obtins mon diplôme, en dépit de la violente et systématique opposition des étudiants et de quelques docteurs. Les étudiantes furent même placées sous la protection d'une garde d'honneur envoyée par le maire! »

« Après un premier stage à Peterborough (New Hampshire), je fus appelée par Henry Ward Beecher à diriger une maison destinée

aux femmes seules exerçant une profession. Au bout de quelques années, je m'établis à Boston où j'ai pratiqué plus de vingt ans. C'est durant cette période que j'organisai le premier mouvement religieux libéral parmi les femmes, et que je fondai en 1877 l'Union des Femmes qui, sous le nom d'*Educational and Industrial Women's Union*, a pris un si magnifique développement et une importance nationale. Le professeur Henry James était un de mes meilleurs amis, parmi lesquels je comptais aussi Longfellow et Emerson. »

« En 1885, je quittai les Etats-Unis pour revenir en Europe, et m'établis à Genève, où je présidai aux débuts de l'Union des Femmes. En 1910, je fus invitée à donner une conférence à Londres, au Queen's Hall, et l'année suivante je me fixai définitivement dans ma ville natale. »

« Bien que j'aie depuis longtemps renoncé à la pratique de la médecine, j'ai continué jusqu'à ces dernières années à donner de temps à autre des conférences. Maintenant encore, je suis toujours prête à aider de mes conseils tous ceux qui font appel à mon expérience en matière spirituelle, hygiénique ou psychologique — juste assez pour ne pas en perdre l'habitude! Je m'intéresse à toutes les affaires publiques et suis heureuse de recevoir des visiteurs. Edward Carpenter et Rabindranath Tagore sont venus me voir. Je suis toujours heureuse de me rendre utile à quiconque s'adresse à moi. »

(Traduit du *Sunday Times*.)